

Lettre (inédite) à Lise Bissonnette, directrice du *Devoir* **Letter (unpublished) to Lise Bissonnette, editor-in-chief of *Le Devoir***

Lorraine Vaillancourt

Volume 7, numéro 1, 1996

Ruptures?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/902146ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/902146ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (imprimé)

1488-9692 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vaillancourt, L. (1996). Lettre (inédite) à Lise Bissonnette, directrice du *Devoir*. *Circuit*, 7(1), 9–12. <https://doi.org/10.7202/902146ar>

Résumé de l'article

Dans une lettre restée jusqu'à ce jour inédite, Lorraine Vaillancourt écrit à la directrice du *Devoir* pour lui faire part de son désarroi devant le peu de place qui est fait à la musique en général, et à la musique contemporaine en particulier, dans la culture, l'éducation et la presse.

POINTS DE DÉPART

Lettre (inédite) à Lise Bissonnette, directrice du *Devoir* Lorraine Vaillancourt

Montréal, le 23 septembre 1994

Chère Madame Bissonnette,

Je vous écris en tant que directrice artistique du Nouvel Ensemble Moderne, en tant que chef d'orchestre, en tant que musicienne, en tant que citoyenne.

C'est dans un état de désarroi grandissant que je le fais, en constatant le peu de « visibilité » dont jouit la musique, en général, et la musique contemporaine, en particulier.

Il reste dans notre société, obsédée par ses objectifs de rentabilité, abruti par d'incessants sondages qui ne font que mesurer la médiocrité ambiante, gouvernée par des « hommes d'affaire » bardés de diplômes mais sans culture (le PQ⁽¹⁾ fera-t-il exception ?) qui mesurent la valeur des institutions à leur indice de popularité, bien peu de lieux où la qualité a encore un sens.

Œuvrant depuis plus de vingt ans dans le milieu musical, j'ai bien dû constater au fil des ans que la musique, ici, n'avait aucune fonction... Elle est, d'abord et avant tout, un objet de consommation et, à ce titre, sujette aux lois du marché, régie par les financiers et les administrateurs. On oblige toutes les sociétés, petites ou grandes, à s'entourer d'« as du marketing » et à modeler leur image en fonction de la rentabilité. Il y est si peu question d'âme qu'on est bien forcé de constater qu'ici, on consomme beaucoup plus de culture qu'on en a.

Comment expliquer qu'à l'aube du ^{xxi}e siècle, nous soyons musicalement si ignorants du ^{xx}e ?

Votre temps est précieux ; je ne veux pas vous attarder sur l'explication du phénomène de rupture. Les raisons sont nombreuses et assez claires pour quelqu'un qui travaille dans le milieu de la création et de la formation depuis les années 1970.

(1) Abréviation du Parti québécois, l'un des grands partis politiques sur la scène québécoise, dont l'objectif est de réaliser l'indépendance du Québec. (NDLR)

Étonnons-nous plutôt de l'indigence culturelle qui « sévit » dans la plupart des écoles primaire à l'universitaire. Quand on veut faire des comparaisons avec l'Europe, on insiste toujours sur la différence, prétextant que la force de leur culture est liée à l'âge de leur tradition ! Il faudra bien pourtant commencer quelque part... et la tradition n'est, après tout, que le reflet d'une réalité.

La réalité, ici, est troublante et explosive. Il y a, à Montréal, plus de créateurs au mètre carré que nulle part au monde, et ce dans tous les domaines : art visuel, théâtre, danse, *musique*. Pourtant... Oublions que la culture ne fait décidément pas partie du projet de notre société québécoise (encore moins canadienne), oublions que la radio et encore plus la télévision de Radio-Canada (une institution !) déclinent inexorablement et lamentablement et que l'avenir laisse entrevoir peu d'espoir, oublions que l'art « fout le camp » dans les écoles ; seuls quelques individus tiennent le flambeau ici et là, sans être soutenus par le système ; ils partiront, le flambeau s'éteindra... jusqu'au prochain missionnaire ! Pourtant, comment peut-on dissocier culture et éducation ? Les écoles de musique sont elles-mêmes redoutablement conservatrices. Que feront-elles dans six ans lorsque le xx^e siècle fera définitivement partie de l'histoire ?

On nous demande à nous, les artistes, qui sommes sur la ligne de feu, de régler tous les problèmes. On exige la rentabilité, la popularité, on nous prie de vulgariser, de nous rapprocher du monde... Quelle illusion !

D'abord, la création a toujours été, et sera toujours exigeante, pour ceux qui la font et ceux qui la reçoivent. (Mozart et Beethoven connaissaient le même phénomène de rejet mais, en ces temps où l'histoire existait peu et où, en conséquence, on ne s'en embarrassait guère, les gens n'avaient pas le choix ; ils étaient confrontés à l'art de leur temps et tôt ou tard (plutôt tard que tôt) finissaient par l'assumer.)

Ensuite, le principal problème n'est pas d'intéresser les gens à la musique d'aujourd'hui, ou à la musique tout simplement. Le problème est de les intéresser tout court ! Et si on revient à la musique d'aujourd'hui, de les intéresser à quelque chose qu'en général, ils ne connaissent pas.

Cela est bien humain, n'est-ce pas ? Les enfants retournent spontanément vers les gens et les choses qu'ils connaissent bien. Ils ont aimé un film, ils le redemandent vingt fois. Et cela ne s'arrange pas toujours avec l'âge. Qui ose partir à l'aventure, qu'elle soit culinaire, touristique ou culturelle ? Il sera toujours difficile de rompre avec ses habitudes. D'où l'importance de la *fréquentation*.

Il est difficile de résumer une problématique qui est au centre de notre univers depuis si longtemps et qui a suscité tant et tant de réflexion, et de questionnement.

Comment se fait-il qu'en lisant le journal, j'ai toujours l'impression que la musique n'existe pas ? Mis à part l'OSM, qu'il est bien difficile d'ignorer, qu'est-ce qu'on trouve ? On couvre à grandes pages la littérature, les arts visuels, le théâtre... il est question de création, de style, d'approche, de contenu, d'interprétation... on pose des questions, on soulève des débats.

Si on parle musique, c'est à 90 %, et même souvent 100 % (!) de jazz, blues, rock, chanson. Des articles de fond sur la création musicale, sur ses artisans, sur la musique tout court, cela remonte à quand ?

Quand a-t-on autre chose à se mettre sous la dent que des critiques de concert ou des critiques de disques ? Que cela soit ainsi à *La Presse*, qui ne s'est jamais distinguée par sa profondeur de vue, passe encore ! Mais qu'au *Devoir*, un journal « éclairé », on oublie à peu près systématiquement tout un pan de l'activité artistique... ! Quelle est la vraie raison de ce silence qui ne fait que creuser davantage le fossé qui existe entre acteurs et spectateurs ? La musique, déjà, est abstraite. Si on ne la transcrit jamais en mots, en images, en réalités palpables, on pourra toujours continuer de la tenir à distance sous prétexte qu'elle ne parle pas au monde. Pourtant, ce ne sont pas les créateurs, penseurs, communicateurs qui manquent !

C'est une bataille que nous ne gagnerons pas tout seuls !

